



---

**ABELSON Miriam J., 2019, *Men in Place. Trans Masculinity, Race, and Sexuality in America*. Minneapolis, University of Minnesota Press.**

Dans *Men in Place*, Miriam J. Abelson, professeure associée en *Women, Gender, and Sexuality Studies* à l'Université de Portland, s'intéresse aux transmasculinités étatsuniennes et entreprend de montrer en quoi les lieux façonnent les expériences de la masculinité, du genre, de la race et de la sexualité.

Tiré de sa thèse en sociologie, l'ouvrage prend appui sur un terrain mené entre 2009 et 2013 (Abelson 2014) dans le cadre duquel l'auteure a parcouru différentes zones urbaines, péri-urbaines et rurales de trois régions du pays (l'ouest, le sud-est et le *midwest*) pour y mener des entretiens avec 66 hommes trans. Dans le champ des études trans, où une majorité d'enquêtes sont menées en ligne ou dans les grands centres urbains, la méthodologie déployée se distingue par la rencontre des participants sur leurs lieux de vie, permettant un accès aux discours et aux réalités concrètes d'individus souvent invisibilisés dans les recherches, notamment ceux des personnes vivant en milieu rural. En outre, l'ouvrage s'inscrit pleinement dans les épistémologies du point de vue situé, l'auteure revenant, en annexe, sur ses positionnements (de genre, de provenance géographique, de classe sociale, etc.) et sur les assignations dont elle a fait l'objet sur son terrain.

La richesse des matériaux recueillis est restituée dans une analyse claire, structurée en cinq chapitres et développée selon une approche interactionniste visant à rendre compte de la production des inégalités dans leur intrication aux différents rapports de classe, de race et de sexualité. Le cadre théorique mobilisé prend appui sur une sélection étoffée de références tirées, entre autres, de l'anthropologie, de la géographie, de la sociologie et des études trans, complexifiant l'analyse et montrant l'apport d'une approche pluridisciplinaire du sujet. Deux originalités : l'ouvrage adopte une entrée par la géographie, une variable rarement prise en compte par les analyses intersectionnelles et qui s'avère particulièrement heuristique pour penser les savoirs situés, et il propose d'étudier la production des masculinités à partir des discours d'hommes trans, remplissant l'objectif énoncé par l'auteure d'inscrire ces derniers dans le champ des *études des masculinités* (p. 216).

Le premier chapitre procède au déploiement d'une typologie des masculinités organisées autour de différentes figures idéal-typiques américaines telles celles du *faggy man*, du *progressive man*, du *lumberjack*, du *redneck* ou du *thug*. Présentées comme étant intrinsèquement liées aux catégories de race, de classe et de sexualité qui les structurent, ces figures sont montrées comme étant indissociables des lieux dans lesquels elles prennent place. Ainsi, si le *redneck* et le *thug* représentent des formes d'hypermasculinité, chacune de ces figures est rattachée à des espaces particuliers où elles opèrent un contrôle sexuel et racial : la première incarne une hypermasculinité rurale, blanche et pauvre, et la seconde, une hypermasculinité urbaine, pauvre, noire ou « latinx ». Bien que l'on puisse regretter l'absence des classes supérieures dans l'analyse de la classe, celle-ci s'articulant autour d'une

opposition entre les classes moyenne et ouvrière, la variété des personnes composant l'enquête permet de dresser une cartographie complexe et originale des masculinités étatsuniennes aux appellations évocatrices de leur caractère local.

Notion centrale autour de laquelle gravite l'analyse, la masculinité idéale est représentée par la figure du *regular guy*. Valorisée et associée à la classe moyenne, blanche et périurbaine, elle est mobilisée à travers un concept clé, la *goldilocks masculinity*, que l'auteure reformule à partir de la figure de Boucle d'Or (*Goldilocks*). Cette « masculinité Boucle d'Or » est une masculinité du juste milieu : elle n'est ni excessive, ni insuffisante. Elle structure les représentations que les sujets se font de la masculinité (ch. 2) et de ce qui en découle, comme la gestion des émotions (ch. 3). En l'assimilant aux masculinités hybrides (Bridges et Pascoe 2014), représentatives des changements superficiels plutôt que profonds dans les masculinités hégémoniques dominantes, l'auteure entend montrer comment les inégalités persistent et se reproduisent dans les relations sexuelles affectives, à travers les cartographies dressées de la violence et des inégalités (ch. 4) et par l'utilisation des soins de santé et des différents lieux ségrégués en fonction du genre, notamment les toilettes publiques (ch. 5), sujet abondamment traité dans les études trans américaines (Halberstam 2018 [1998]), puis renouvelé dans le contexte lié à la polémique nationale des *Bathroom Bills* (2016).

Pour conclure, en réfléchissant sur les places occupées, assignées, revendiquées, refusées et traversées, *Men in Place* contribue à repenser les masculinités dans une démarche pluridisciplinaire bénéficiant à l'ensemble des sciences sociales.

## Références

- ABELSON M. J., 2014, *Men in Context: Transmasculine and Transgender Experiences in Three US Regions*. Thèse de doctorat, département de sociologie, University of Oregon.
- BRIDGES T. et C. J. PASCOE, 2014, « Hybrid Masculinities: New Directions in the Sociology of Men and Masculinities », *Sociology Compass*, 8, 3 : 246-258.
- HALBERSTAM J., 2018 [1998], *Female Masculinity*. Durham, Duke University Press.

Paul Rivest

*Institut d'ethnologie méditerranéenne, européenne et comparative (Idemec)*  
*Université d'Aix-Marseille, Aix-en-Provence, France*

---

**BOISVERT Mathieu, 2018, *Les hijras : portrait socioreligieux d'une communauté transgenre sud-asiatique*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal.**

Après avoir travaillé quinze ans sur les pèlerinages hindous, Mathieu Boisvert a constitué une équipe de recherche canado-indienne afin d'enquêter sur la communauté *hijra* qui regroupe en Inde des individus nés de sexe masculin, ou dans de rares cas, avec une

malformation sexuelle, et s'habillant comme des femmes. Le présent ouvrage est le fruit de ce travail collectif dont l'auteur a rédigé la plupart des chapitres, à part celui sur la question du vieillissement (Isabelle Wallach) et celui sur le droit des *hijras*, écrit à deux (Mathilde Viau Tassé et Karine Bates). Construit en neuf chapitres à partir de récits de vie et de vingt-six entretiens avec des personnes *hijras* vivant dans le Maharashtra, à Mumbai ou à Pune, ce livre nous offre des portraits saisissants grâce à l'abondance de détails concrets et de confidences intimes. Il apporte en ce sens un réel éclairage par rapport à la littérature existante. Le récit de vie de deux *hijras* est intégralement ajouté à la fin ainsi que la réflexion d'une des interprètes indiennes dont le regard sur cette communauté a évolué au fur et à mesure de sa participation au projet. Ce livre, agrémenté d'un dossier photographique et d'un glossaire de termes vernaculaires, constitue par conséquent un florilège de témoignages poignants, actuels et très personnels.

Professeur au Département de sciences des religions à l'Université du Québec à Montréal, Mathieu Boisvert n'a pas seulement retranscrit les témoignages des personnes interrogées par thématique : il avance une thèse. Fort de ses connaissances en anthropologie religieuse et sur le monde indien, il estime que la communauté *hijra* est calquée sur celle des différentes communautés ascétiques hindoues. L'auteur propose ainsi une approche « religiologique » (p. 18). Le parallèle entre le rituel d'entrée au sein de cette communauté et dans les lignées ascétiques est particulièrement convaincant, notamment grâce aux multiples témoignages entre le lien qui unit toute nouvelle recrue à sa guru, mais aussi à sa lignée d'appartenance. Chemin faisant, l'auteur arrive aussi à dresser les singularités religieuses de cette communauté. Tout d'abord, les frontières entre la religion hindoue et musulmane apparaissent comme étant particulièrement floues, d'autre part, le chapitre sur les rites funéraires apporte quelques éclairages inédits sur la primauté du sexe biologique sur le genre à cet instant précis de l'existence (p. 105-106). Enfin, certaines *hijras* reçoivent d'autres types d'initiations qui sont en principe le propre d'autres communautés, comme les jagtas. Ce point est capital, car de nombreuses communautés « transgenres » existent en Inde et les *hijras* ne représentent que l'une d'entre elles.

L'ouvrage apporte également des données intéressantes sur les nouveaux liens de parenté symboliques que la structure sociale de cette communauté met en place. La description de la cérémonie d'allaitement (p. 133-136), qui fait un parallèle avec le lait et le sang, est très bien documentée. L'entrée dans la communauté apparaît en outre comme une renaissance lorsque la nouvelle recrue change de prénom. Quant à sa relation avec sa guru, le choix de s'en séparer au cours de sa vie se lit comme un divorce. Même si toute relation sexuelle entre *hijras* est prohibée, la séparation d'une disciple avec sa guru nécessite un passage devant les autorités qui régissent la lignée d'appartenance et qui décident de l'amende à verser. Sans le dire explicitement, l'auteur nous montre que l'adhésion à cette communauté peut générer des formes d'exploitation. Non seulement une *hijra* doit allégeance à sa guru, mais elle est censée suivre l'occupation principale de sa lignée, qu'il s'agisse de faire des bénédictions rituelles ou d'être travailleuse du sexe. Chaque *hijra* a même le devoir de s'occuper de sa guru jusqu'à sa mort et de lui reverser une partie conséquente de ses revenus. Il arrive que certaines d'entre elles continuent d'entretenir des relations avec leur famille biologique ou choisissent de vivre avec un homme, mais ces cas de figure sont assez mal perçus par la communauté, qui les voit comme un risque de déséquilibre pour son système social et financier.

Le dernier point fort de l'ouvrage porte sur les changements contemporains. L'opération de réattribution sexuelle est encore rare parmi les *hijras*, notamment en raison du coût de cet acte chirurgical, mais elle commence à être pratiquée. Cela laisse donc plus d'options pour les

*hijras* qui étaient tentées de faire l'opération rituelle de castration. L'évolution la plus notable envers les *hijras* aujourd'hui tient enfin à la reconnaissance du « troisième genre » à la suite d'un jugement rendu par la Cour suprême en 2014. Les auteures qui ont rédigé l'article sur le droit des *hijras* en font allusion, mais elles sont forcées d'admettre qu'elles manquaient de recul au moment de la rédaction de leur texte. L'élaboration de la loi qui a suivi le jugement de 2014 n'en était qu'à ses débuts. Elle fut même amendée à de nombreuses reprises et donna lieu à des vagues de contestations dans tout le pays, car toutes les communautés « transgenres » ne s'y reconnaissaient pas. La version définitive, *The Transgender Persons (Protection of Rights) Act*, fut adoptée en 2019, soit un an après la sortie de cet ouvrage. La mise en avant de la coexistence d'un droit traditionnel interne à la communauté et d'un droit légal en cours d'élaboration mérite cependant d'être soulignée (p. 177-181). C'est dire si nous aimerions voir à nouveau l'équipe de Mathieu Boisvert ou d'autres chercheurs sur le terrain afin d'entendre la parole des *hijras* à la suite de ces mesures législatives visant à mettre fin aux formes de discrimination dont elles sont victimes.

Émilie Arrago-Boruah

Centre d'Études himalayennes (CEH)

Centre national de la recherche scientifique (CNRS), Aubervilliers, France

---

**CAMMINGA B, 2019, *Transgender Refugees and the Imagined South Africa: Bodies Over Borders and Borders Over Bodies*. Cham, Palgrave Macmillan.**

L'ouvrage du sociologue B Camminga porte sur les demandeurs d'asile et les réfugiés transgenres (*gender refugees*) en Afrique du Sud. En effet, depuis les années 1970, le contexte sociohistorique et juridique de l'Afrique du Sud a permis une augmentation des réfugiés transgenres originaires d'autres pays d'Afrique. Ceux-ci souhaitent obtenir le statut de demandeur d'asile sur la base des persécutions subies dans leur pays du fait de leur identité de genre. L'auteur cherche à comprendre ce phénomène et pour ce faire, il place les frontières et la mobilité au cœur de son analyse. Dans un premier temps, Camminga s'intéresse aux parcours individuels et aux voyages des réfugiés transgenres : leurs motivations, le choix de l'Afrique du Sud, les itinéraires du voyage et l'intégration dans le pays d'accueil. Il porte ensuite sa réflexion sur la circulation du terme *transgenre*, importé du Nord vers le Sud et qui voyage avec ces individus tout en étant un élément déterminant pour l'obtention du statut de réfugié. Camminga cherche non seulement à comprendre les facteurs, mais aussi les acteurs qui facilitent la circulation du terme, sa réception et ce que ce vocable signifie pour les Africains.

L'ouvrage se développe autour de trois pistes d'analyse. Premièrement, l'auteur engage une réflexion à partir d'une démarche historique et tente de comprendre les raisons pour lesquelles l'Afrique du Sud est considérée comme un pays d'accueil pour les personnes transgenres dans l'imaginaire des individus. Pour ce faire, il étudie les systèmes politiques, les politiques publiques, les cadres juridiques et enfin, les mobilisations collectives qui ont

favorisé l'émergence et la reconnaissance du phénomène transgenre en Afrique du Sud au fil du XX<sup>e</sup> siècle. L'ouvrage présente ensuite les résultats d'une démarche ethnographique que Camminga a menée auprès des demandeurs d'asile. Il retrace les parcours biographiques des personnes transgenres et souligne la complexité pour ces individus de construire une identité sociale dans des sociétés transphobes. Il décrit les subjectivités de l'identité de genre en pointant en creux comment celles-ci s'imbriquent avec l'identité et l'orientation sexuelle. La troisième piste d'analyse décrit les difficultés d'intégration dans le pays d'accueil. Celles-ci se traduisent d'une part, au sein des procédures administratives pour la demande d'asile, et, d'autre part, dans la société en générale. Cette partie s'achève sur la démonstration de l'impact du genre dans les interactions sociales, considérées comme source de tensions sociales.

Dans le souci de rendre compte des réalités de son terrain, l'auteur mobilise une approche méthodologique centrée sur une perspective décoloniale. L'enquête se déroule dans les villes du Cap, de Johannesburg et de Tshwane et elle repose sur des entretiens biographiques avec 14 demandeurs d'asile noirs qui s'identifient comme des personnes transgenres ainsi que sur des entretiens avec 19 représentants de la société civile. Conscient des enjeux liés à une telle étude, l'auteur consacre une partie de l'ouvrage (Appendix C) à une analyse réflexive sur son expérience de terrain en tant que chercheur blanc, sud-africain et transgenre. Il raconte des épisodes de son enquête où les prénotions de l'identité de genre étaient source de tension. Camminga rend ainsi visible sa place dans la recherche et considère l'impact que celle-ci a pu avoir dans le processus de production du savoir.

En s'inspirant des travaux de Judith Butler (1990) et Susan Stryker (1998), cet ouvrage s'inscrit dans le cadre des « théories queers ». Il contribue de manière significative à la réflexion sur la place de l'identité de genre au sein des interactions sociales dans une société hétéronormative. Il permet de déconstruire les notions sur la binarité du genre et souligne ainsi l'aspect performatif du genre. Il confirme la théorie selon laquelle le genre n'est pas une donnée biologique, statistique et interchangeable, mais qu'il peut être à la fois évolutif, ambivalent et fluide.

Le texte se lit facilement et la réflexion développée dans les sept chapitres est de grande qualité. L'ouvrage est très bien documenté et riche en données empiriques. L'auteur mobilise des sources variées et multiples relevant des domaines du droit, de l'histoire, de l'anthropologie et de la sociologie, élargissant ainsi le champ de son lectorat. Au-delà de ces disciplines, l'ouvrage comporte des passages narratifs qui pourraient servir d'outils de sensibilisation et intéresser un lectorat sensible aux questions d'identité de genre en Afrique.

Bien que l'étude soit basée en Afrique du Sud — dont l'auteur démontre d'ailleurs une profonde compréhension du contexte social, culturel et légal —, l'ouvrage est une référence indispensable pour les chercheurs qui s'intéressent à la sociologie des transidentités (Alessandrin 2018), la sociologie de la transphobie (Alessandrin et Espineira 2015) et globalement aux « études transgenres » en Afrique. Enfin, il est important de relever l'aspect original de ce travail sur un thème encore très peu étudié en Afrique.

## Références

- ALESSANDRIN A., 2018, *Sociologie des transidentités*. Paris, Le Cavalier Bleu.
- ALESSANDRIN A. et K. ESPINEIRA, 2015, *Sociologie de la transphobie*. Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.
- BUTLER J., 1990, *Gender Trouble*. New York, Routledge.

STRYKER S., 1998, « The Transgender Issue: An Introduction », *GLQ: A Journal of Gay and Lesbian Studies*, 4, 2 : 145-158.

*Brenda Masanga Ngum  
Département de Sociologie  
Université de Paris Cité, Paris, France*

---

**CLOCHEC Pauline et Noémie GRUNENWALD (dir.), 2021, *Matérialismes trans*. Paris, Hystériques & Associés.**

Issu de la journée d'étude « Matérialismes trans » ayant eu lieu en 2019 à l'École normale supérieure de Lyon, l'ouvrage éponyme a été édité par Pauline Clochec (philosophe, Université de Picardie) et Noémie Grunenwald (traductrice). Il réunit dix contributions qui mêlent approches scientifiques et militantes ; celles-ci précisent les contours aussi bien que la pertinence d'un paradigme matérialiste dans les théories et les luttes trans. Le positionnement du matérialisme trans est résolument opposé à la lecture psychologisante de la transitivité (Espineira 2022) comme identité ; il la redéfinit comme condition sociale, fruit de la transphobie structurelle.

Les différents chapitres illustrent l'intrication entre corps et structures d'oppression, entendues de manière consubstantielle. La question des conditions matérielles d'existence des femmes trans, de la transmisogynie qu'elles subissent — dans les institutions de soin comme dans les espaces queers — et l'enjeu de leur inscription dans les luttes féministes sont un premier point fondamental de cet ouvrage (Lefebvre, Grunenwald, Clochec). Plusieurs chapitres explorent par ailleurs les enjeux raciaux et décoloniaux, aussi bien pour évoquer l'imposition d'un système sexe-genre occidental dans les sociétés postcoloniales que l'objectivation des personnes trans racisées dans les sciences (Batteux) ou encore l'ambivalence des mobilités sociales des personnes transmasculines non-Blanches (Gabriel). Ainsi, l'ouvrage documente méticuleusement les infrastructures socio-économiques et les représentations sociales qui entretiennent l'exploitation des corps trans.

L'ouvrage est riche, rigoureux, conceptuellement et théoriquement : il parvient à inclure la transitivité dans les approches féministes matérialistes, alors qu'elle en était un angle mort, voire suscitait de ses fondatrices des discours explicitement cissexistes (c'est-à-dire véhiculant l'oppression systémique des personnes trans [Serano 2020]). Il historicise la notion d'identité de genre (Arpin) et les courants matérialistes (Clochec) avec un regard critique éclairant. L'ouvrage a en outre une qualité politique, portant une attention au contexte social dans lequel s'inscrivent les théories scientifiques : les auteures et auteurs mettent en cohérence ces théories transmatérialistes avec un programme révolutionnaire visant l'autodétermination trans — articulé avec les luttes contre les autres oppressions systémiques. Il fait également le lien entre production de théories situées et intervention sur les conditions de vie : Clochec plaide pour une réappropriation des corps à travers l'élaboration collective de savoirs, mais aussi des approches communautaires en santé. Les auteures et auteurs élaborent un contre-discours au plaidoyer libéral centré sur l'obtention de droits individualisés. Ainsi, elles et ils cherchent à poser les bases d'une conscience de classe ancrée dans la condition trans :

elle servirait de fondement à la destruction de la bicatégorisation du genre, ainsi qu'à la transformation des conditions matérielles d'existence. Ce corpus vient donner une assise aux revendications d'accès facilité à des transitions médicales et sociales. En outre, la perspective proposée permet de contrer les tendances à l'homogénéisation des personnes trans qui ne seraient *que trans* ; à l'inverse, elle rend compte de la multidimensionnalité et de la diversité de leurs existences, positions sociales et trajectoires (Beaubatie).

Le matérialisme trans permet ainsi de penser la transitivité en termes d'exploitation, notamment socio-économique, et ce positionnement rend possible une *praxis* critique — de la même manière que la notion de classes de sexe dans les années 1970 a joué comme soubassement scientifique aux actions féministes, face à l'indifférence de nombreux marxistes. Si cette compréhension des façons dont les théories scientifiques sont appropriées dans le militantisme fait la richesse de l'ouvrage, c'est aussi par cette dimension positiviste qu'il perd en nuance. Le propos mise beaucoup sur une différenciation vis-à-vis des études queers ; il les fait équivaloir en tant qu'ensemble à leurs interprétations les plus libérales (blanches, androcentrées, individualisantes, etc.). Cette critique prend son sens si l'on se réfère aux premiers travaux de Butler (1990) — bien qu'appuyés substantiellement sur le matérialisme de Wittig — qui mettaient en exergue les dimensions discursives et symboliques des dissidences de genre. Toutefois, on peut suggérer qu'elle fait l'impasse sur les renouvellements ultérieurs, les conflits internes au champ, et les perspectives queers sur les matérialités. Le portrait du champ d'études élude ainsi la complexité des positionnements théoriques et politiques des recherches qui le composent : celles-ci ont été nombreuses à affirmer que le sujet queer ne prend pas sa source dans l'intériorité ni la subversion abstraite, mais se construit dans les luttes.

Par ailleurs, on peut remettre en question l'opérationnalité d'une lecture exclusivement matérialiste pour certaines questions de recherche, notamment celles qui relèvent des subjectivations trans. M'inspirant de David Halperin (2010), j'aimerais suggérer que s'intéresser aux subjectivités queers sans reproduire des discours psychologisants est non seulement possible, mais crucial, y compris à des fins d'émancipation collective. La question du placard l'illustre par exemple : si l'on n'a pas (encore) vécu l'expérience matérielle de la transition, est-on épargné de la condition trans ? Les effets du placard sur les conditions d'existence ou la politisation restent à explorer. Malgré ces limites, *Matérialismes trans* soulève de sains questionnements sur les priorités politiques des études trans francophones, enrichissant de façon originale le corpus existant.

## Références

- BUTLER J., 1990, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*. New York, Routledge.
- ESPINEIRA K. et M.-Y. THOMAS, 2022, *Transidentités et transitivités : se défaire des idées reçues*. Paris, Le Cavalier Bleu.
- HALPERIN D. M., 2010, *Que veulent les gays ? Essai sur le sexe, le risque et la subjectivité*, traduit par M. Dupas. Paris, Éditions Amsterdam.
- SERANO J., 2020, *Manifeste d'une femme trans et autres textes*, traduit par N. Grunenwald. Paris, Cambourakis.

Soel Real Molina  
SESSTIM, ISSPAM  
Université d'Aix-Marseille, Aix-en-Provence, France

**COURDURIÈS Jérôme, Christine DOURLENS et Laurence HÉRAULT (dir.), 2021, *État civil et transidentité : Anatomie d'une relation singulière. Genre, identité, filiation*. Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, coll. « Penser le genre ».**

*État civil et transidentité : Anatomie d'une relation singulière* rassemble douze contributions autour de la procédure de changement de la mention de sexe à l'état civil et de son évolution en France. L'ouvrage présente des travaux réalisés dans le cadre du programme pluridisciplinaire de recherche « État civil de demain et transidentité », financé par la Mission de recherche Droit et Justice et coordonné par Laurence Hérault (voir Hérault 2018), que viennent compléter les contributions d'autres chercheurs de différentes disciplines (sociologie, histoire, anthropologie, science politique, droit) et de personnes trans. L'ouvrage est divisé en trois parties.

La première partie, « La fabrique de l'état civil : genre, identité, institution », s'intéresse à l'évolution des normes et des pratiques d'enregistrement de la mention de sexe sur l'acte de naissance. Elle répond à la volonté de « proposer une réflexion large sur l'état civil des personnes, sur ses usages et ses évolutions en prenant pour focale la transidentité qui est l'un des lieux contemporains majeurs de son questionnement » (p. 10).

La deuxième partie, « État civil et transidentité : des acteurs et des lois », se concentre sur les actrices et acteurs impliqués dans les procédures de changement de mention de sexe à l'état civil et ses réformes. Sun Hee Yoon retrace le rôle joué par les associations militantes dans l'adoption de la loi de modernisation de la justice du XXI<sup>e</sup> siècle (J21) en 2016 ; loi qui démedicalise la procédure de changement de mention de sexe. Un chapitre des coordinatrices et coordinateurs de l'ouvrage se penche sur les expériences de deux personnes trans ayant intenté des actions devant la Cour européenne des droits de l'homme, et ayant ainsi introduit la menace d'une condamnation de la France, ce qui a contribué à l'avènement de la réforme législative de 2016. Christine Dourlens s'intéresse à la manière dont les médecins ont aidé ou au contraire freiné ce mouvement d'autonomisation du droit vis-à-vis de la médecine. Ayant interviewé des magistrats et des avocats, Jérôme Courduriès montre cependant que, même en l'absence des expertises médico-psychiatriques qui étaient demandées jusqu'à la loi J21, le corps reste un critère central après 2016 : « en dernier lieu, l'issue d'une telle requête repose sur la capacité des juges à reconnaître dans la personne qui se présente à l'audience devant eux un homme ou une femme » (p. 159).

La dernière partie de l'ouvrage, « Anatomie comparée des dispositifs juridiques et mobilisations sociales », offre une mise en perspective internationale. Benjamin Moron-Puech propose une analyse comparée des conceptions juridiques de la mention de sexe et de sa modification légale en vigueur aux Pays-Bas, en Allemagne, à Malte, en Belgique, au Québec, en Australie et en Inde. Nicole Gallus se penche sur la réforme apportée en 2017 en Belgique et s'intéresse plus particulièrement à la façon dont cette dernière a pris en compte des questions de filiation, contrairement à la législation française. Pascale Absi examine quant à elle la manière dont les collectifs LGBT et trans en Bolivie ont investi les politiques étatiques contre les discriminations et les instruments de participation citoyenne pour faire aboutir une loi permettant de modifier sa mention de sexe à l'état civil. Enfin, Emmanuel

Theumer réalise une analyse sociohistorique de la revendication pour la reconnaissance de l'identité de genre qui a rendu possible l'élaboration et l'approbation de la loi sur l'identité de genre en Argentine en 2012.

L'ouvrage couvre donc un large panorama de thématiques qui intéresseront différents lectorats. Quelques limites peuvent être soulignées. La question de la filiation, notamment de l'adéquation du statut parental (mère, père) et de l'identité de genre, reste marginale dans les contributions. Elle est essentiellement abordée dans un entretien avec une femme trans qui n'a pas été reconnue comme mère de sa fille, qui la documente plus qu'il ne l'analyse. On regrette également l'absence de travaux s'inscrivant dans le champ des études trans. Enfin, l'ouvrage n'accorde qu'une faible attention aux expériences concrètes des personnes trans vis-à-vis du changement d'état civil, ou aux rapports de pouvoir dans lesquels elles s'inscrivent. Il ne se penche pas sur les enjeux propres aux personnes mineures, ni sur les questions d'asile et de double nationalité ou sur la confrontation relative à la non-application de la loi J21.

## Référence

HÉRAULT L. (dir.), 2018, *État civil de demain et transidentité. Rapport final pour la Mission de recherche Droit et Justice*. Paris, Mission de recherche Droit et Justice.

Morgan Dumond  
École d'études sociologiques et anthropologiques  
Université d'Ottawa, Ottawa, Canada

---

**GRECO Luca, 2018, *Dans les coulisses du genre : la fabrique de soi chez les Drag Kings*. Limoges, Lambert-Lucas, coll. « Linguistique et sociolinguistique ».**

Dans cet ouvrage, Luca Greco, professeur de sociolinguistique à l'Université de Lorraine, s'intéresse à une communauté méconnue et peu étudiée, la communauté de pratique *drag king*. Les *Drag Kings* sont des personnes qui mettent en scène une masculinité à travers des répertoires matériels, corporels et culturels mixtes, de façon individuelle, collective. Il n'existe que très peu de travaux sur le *drag king*, la plupart étant anglophones et centrés sur la pratique scénique. Il s'agit d'une des rares études centrées sur les ateliers dans un contexte francophone. Le chercheur a pris le parti de ne pas mener une enquête surplombante, mais plutôt de travailler avec les personnes rencontrées sur son terrain au moyen d'une approche ethnographique participative et collaborative. Pendant un terrain de cinq années dans des ateliers *drag king* à Bruxelles, il a pu accumuler des sources variées qu'il a ensuite traitées avec une méthodologie interdisciplinaire mêlant sociolinguistique, études de genre et anthropologie. Le langage et le genre sont les sujets centraux de l'étude, abordés d'un point de vue déconstructif. Le *drag king* est en effet une pratique façonnée par le genre, mais également façonnant le genre, dépassant les binarités traditionnelles et proposant d'autres schémas de

compréhension du monde et de manière de se présenter soi-même au monde. Greco aborde ainsi le genre dans sa dimension processuelle et insiste sur la possible (re)construction de soi permise par le *drag*. Il y a une vraie cohérence entre le fond et la forme de l'ouvrage puisqu'il utilise une écriture inclusive en évitant la binarité de genre dans sa rédaction.

L'introduction présente la réflexion critique de l'auteur sur la linguistique, qui voit le langage comme un possible outil de constitution des genres, des sexualités et des corps qui peut être observé dans ses formes verbale, corporelle ou interactionnelle. L'introduction croise également des premières observations de terrain avec des discours, œuvres et théories liant art, politique, langage, corps et identités avec le prisme du *drag king*. L'état de l'art présente un corpus de textes sur le *drag* tout en restant critique quant à de possibles biais — essentialistes notamment. Greco s'affirme à l'intersection de travaux sociologiques et philosophiques souvent féministes, queers et/ou décoloniaux, et reconnaît sa filiation avec Goffman, à qui il emprunte le terme *coulisses* du genre, espace de la fabrication de soi qui permet une intelligibilité à soi et aux autres.

La première partie s'attache à définir la pratique *drag king*, à la replacer dans un contexte social, politique et historique et à délimiter les frontières et les zones de croisement avec les pratiques historiques de travestissement. Le *drag king* est présenté comme ayant un rapport de désidentification par rapport à la masculinité, et les ateliers, comme des lieux de performances qui révèlent aussi bien des dépendances au genre que des identités et désirs. Ils amènent parfois à des prises de conscience de l'aspect genré de l'espace public et de l'ordre social à travers le questionnement, la reproduction et la déstabilisation des masculinités et du genre dans une perspective féministe et queer.

Sont présentées la méthodologie d'ethnographie polyphonique et son éthique qui prône le consentement éclairé des personnes rencontrées. L'objectif est de leur donner la parole tout en présentant leurs voix sans les désancrer de leurs sources énonciatives en retranscrivant directement les échanges des ateliers. Ces retranscriptions sont extrêmement détaillées et précises, toutes les accentuations, les soupirs, ou les gestes étant pris en note dans une volonté de présenter le langage et les interactions de façon holistique sans se limiter uniquement au verbal, ce qui amène cependant une certaine lourdeur à la lecture.

Bien que l'on sente une volonté de lier la théorie à l'empirisme à travers des allers-retours entre des discours théoriques et des éléments concrets de l'étude de cas, cette construction quelque peu chaotique tend à perdre le lectorat. Certaines informations au sujet de l'histoire du *drag king* sont incorrectes ou approximatives, probablement en raison d'un manque d'archives ou d'une difficulté d'accès aux sources.

Dans la deuxième partie, Greco s'intéresse plus spécifiquement aux constructions et aux présentations de soi mises en œuvre lors des ateliers, sans cependant mettre de côté la théorie qu'il ramène en comparant les approches de Goffman, de Butler et de Foucault au sujet de la construction de soi et de la performativité du genre. Il conclut par un soi multidimensionnel aussi bien politique, catégoriel, temporel que collectif, qui est aussi bien contraint par les pratiques et les normes historiques qu'il a un potentiel subversif qui passe par la production de pratiques nouvelles avec un corps en construction sur une temporalité passée, présente et future.

Le chercheur présente les échanges langagiers des ateliers comme des discours polyphoniques et collectifs qui soulignent l'importance de l'interaction dans la construction des corps et des identités genrées. Il établit un lien entre les pratiques *drag king* et transgenres qui

défié l'intelligibilité genrée des corps, menant à une dissonance, et parfois à une revendication politique de transition et/ou d'entre-deux face à l'idéologie binaire. L'étude met ainsi en lumière la dimension politique de la pratique. La dichotomie qui oppose scène et vie quotidienne se retrouve alors brouillée lorsque le *drag king* s'exporte dans la vie personnelle des individus participants. La pratique *drag king* bruxelloise semble en évolution, s'éloignant d'une binarité de genre et des masculinités dominantes pour tendre vers des propositions utopiques corporelles et langagières qui n'excluent pas la tradition, mais la transforme.

Cette monographie se charge ainsi d'une mission double : la mise en lumière d'une communauté de pratique minorisée et d'un modèle multidimensionnel de la présentation et de la construction d'un soi pluriel historisé et politisé. Si la vision du genre, du langage et de la (re)construction de soi de Greco paraît claire à la fin de la lecture, il semble cependant que les voix des personnes rencontrées se perdent dans une cacophonie de références et d'allers-retours entre théorie et terrain, alors même que son objectif était de leur donner une place centrale. L'absence de personnages est palpable, les trajectoires des personnes et des institutions n'étant pas historicisées individuellement au profit de brefs aperçus de moments vécus. Le déroulement des ateliers n'est pas présenté explicitement au début, ce qui peut amener une confusion pour les personnes non renseignées sur le *drag king*. Cet ouvrage permet néanmoins de découvrir cette pratique invisibilisée et de se questionner sur la construction des identités et des performances genrées à travers une étude minutieuse, approfondie et éthique.

Man Théry  
Université d'Angers  
Lyon, France

---

**HANSEN Gitte Marianne et Fabio GYGI (dir.), 2022, *The Work of Gender. Service, Performance and Fantasy in Contemporary Japan*. Copenhagen, Nordic Institute of Asian Studies Press, coll. « Gendering Asia ».**

*The Work of Gender. Service, Performance and Fantasy in Contemporary Japan*, composé de sept chapitres, présente des travaux de terrains menés au Japon entre les années 2013 et 2020. Gitte Marianne Hansen et Fabio Gygi, spécialistes en études japonaises, coordonnent cet ouvrage parce qu'ils estimaient qu'ils ne pouvaient pas éluder l'aspect genré de leurs analyses, y compris lorsque le sujet ne semble pas s'y prêter *a priori*. Le but de cet ouvrage consiste à présenter les différentes déclinaisons du genre et de la sexualité dans le Japon contemporain. Les deux éditeurs s'intéressent notamment à ce qu'indique le titre : « le travail de genre », afin de mettre l'accent sur le travail délibérément effectué pour produire des présentations de genre et sur la manière dont le résultat de ce travail devient un objet destiné à être consommé par d'autres personnes. La démonstration au cœur de l'ouvrage est

la suivante : ce qui est payé par les clients, que ce soit dans les bordels ou les bars gays, dans les services aux admirateurs, pour les escortes et pour les musiciens de rue, c'est une performance de genre.

Chaque chapitre présente ainsi des données ethnographiques qualitatives issues de terrains variés : un bar gay dans le quartier de Shinjuku Ni-chôme à Tokyo (Marcello Francioni, chapitre 2), une agence d'escortes travestis dans le quartier d'Akihabara à Tokyo (Marta Fanasca, chapitre 3), un magasin qui vend des prestations à caractère sexuel dans le quartier d'Uguisudani à Tokyo (Nicola Phillips, chapitre 4), des rencontres pour les femmes admiratrices d'acteurs masculins de film pornographique (Maiko Kodaka, chapitre 5), l'espace utilisé par les chanteurs et les musiciens de rue (Robert Simpkins, chapitre 6), les parcours de vie des personnes trans dans la région du Kansai qui englobe Kyoto et Osaka (Lyman R. T. Gamberton, chapitre 7). L'intérêt de ces données qualitatives est double : outre un kaléidoscope des déclinaisons du genre dans le Japon des années 2010 et 2020, le lectorat peut prendre conscience du travail des anthropologues investis dans des terrains qui mettent en jeu de façon concrète l'intimité et la sexualité, y compris lorsque les auteurs travaillent avec leur corps et leur genre, notamment à travers le travestissement et la transidentité. La méthodologie, abordée dans chacun des chapitres présentant un travail de terrain, permet d'évaluer la réflexivité nécessaire pour ne pas tomber dans l'écueil d'un double orientalisme, à savoir la vision « orientalisée » de la sexualité de ce pays « exotique » qu'est le Japon. En filigrane se dessine une question récurrente au sein des études japonaises : comment l'anthropologue non japonais peut-il apporter un travail original à la recherche menée dans l'archipel ? Les réflexions méthodologiques des différents auteurs montrent les difficultés de la tâche : utiliser les outils et les matériaux des deux traditions universitaires afin de dialoguer avec les représentants de la recherche japonaise. Ce miroir tendu par des japonologues de différentes nationalités nous fait ainsi réfléchir sur les aspects de genre et de sexualité propres aux différentes cultures.

L'originalité des terrains et la présentation par chapitrage, de lecture agréable, permettent de présenter à un lectorat anglophone l'état actuel de la recherche sur le genre, l'intimité, la sexualité, la pornographie, la prostitution, la vente de services sexuels, les espaces de vie des personnes LGBT du Japon contemporain. La complémentarité des réflexions et les thèmes explorés par les différents chapitres reflètent le fruit de ce travail d'écriture mené après la tenue d'un panel à l'Université de Newcastle en 2018. Ce livre valorise ainsi les travaux de qualité de ces jeunes chercheurs et présente des données ethnographiques récentes. À travers les bibliographies, on peut saluer l'effort de diffusion et de traduction de la recherche de chercheurs italiens, danois et japonais dont la langue maternelle n'est pas l'anglais, et regretter le fait que la production en sciences sociales japonaises ne soit pas plus traduite et diffusée dans des langues autres que l'anglais.

Cet ouvrage sera utile pour tout lecteur curieux d'en savoir plus sur le Japon, mais aussi pour les anthropologues qui sont amenés à mettre en jeu leur genre sur les terrains, et enfin, pour tous les spécialistes du genre ou du Japon. Les déclinaisons du « travail de genre » qu'on y trouve permettent d'enrichir la compréhension du genre. Enfin, ce livre nous invite à réfléchir à la disjonction entre intimité conjugale et intimité consommée à l'extérieur de la cellule familiale japonaise. Cet élément permet par exemple de replacer les difficultés

actuelles de la judiciarisation des mouvements LGBT au Japon, à travers la non-reconnaissance politique et juridique de la légitimité d'un mariage entre personnes de même sexe.

*Aline Henninger*  
*Département de Langues étrangères appliquées, UFR LLSH*  
*Université d'Orléans, Orléans, France*

---

**MEADOW Tey, 2018, *Trans Kids: Being Gendered in the Twenty-First Century*. Oakland, University of California Press.**

Depuis 2018, près de 400 projets de loi à l'encontre des personnes lesbiennes, gaies, bisexuelles, transgenres, queers, bispirituelles ou ayant d'autres identités ou expression de genre (LGBTQ2+) ont été déposés dans différents États américains (Branigin et Kirkpatrick 2022). Ces projets de loi et les lois adoptées concernent, entre autres, la limitation à l'accès aux toilettes séparées par sexe, à empêcher l'accès aux activités sportives à l'école pour les personnes trans, à enquêter sur les parents qui fournissent à leurs enfants des soins d'affirmation de genre, etc. (Fonteneau 2021). La lutte menée par certains conservateurs, dont le Parti républicain des États-Unis, a engendré des conséquences considérables dans les différentes sphères de vie des personnes trans.

L'ouvrage de la sociologue Tey Meadow, *Trans Kids Being Gendered in the Twenty-First Century*, est une étude ethnographique basée sur des observations et des entretiens avec des familles ayant des enfants issus de la diversité de genre aux États-Unis et au Canada. Entre 2009 et 2013, un total de 80 entretiens avec 62 parents de 50 enfants ont été réalisés. Parmi ces entretiens, 46 ont eu lieu avec des familles basées aux États-Unis et 16 avec celles vivant au Canada. Parmi ces dernières, 12 utilisaient les services du Centre de toxicomanie et de santé mentale (CAMH) situé à Toronto. L'auteure fait une distinction entre les familles dites « facilitatrices » face à la non-conformité de leurs enfants et les familles « cliniques » ayant utilisé les services du CAMH. L'ouvrage met en évidence non seulement la façon dont les enfants se perçoivent, mais également la façon dont ils sont traités et nommés par les diverses institutions. Ce traitement, indique Meadow, découle d'un processus social au cours duquel nous observons le genre d'autrui, y donnons un sens, l'interprétons, le classons, le cataloguons et le critiquons. Les sept chapitres de l'ouvrage font état, entre autres, des « problèmes de genre », du mouvement parental et des émotions reliées aux questions de genre ainsi que de récits et d'itinéraires variés.

En Occident, les modèles transaffirmatifs ont permis de dissiper les théories répressives associées à la non-conformité de genre, tout en apportant une plus grande connaissance de la réalité de ces personnes. Alors qu'auparavant, les familles envoyaient leurs enfants suivre un traitement psychiatrique visant une « guérison », l'analyse de Meadow met en lumière que les jeunes trans d'aujourd'hui reçoivent davantage de soutien familial et qu'il est plus aisé d'avoir accès aux différents services. Des parents accompagnent leurs enfants dans la transition, acceptent d'utiliser les prénoms et pronoms choisis, leur permettent de porter les vêtements

de leurs choix, etc. L'ouvrage documente soigneusement le récit des familles, relatant leurs expériences, leurs luttes, leurs espoirs, leurs peurs et l'amour qu'elles ressentent pour leurs enfants. En concordance avec d'autres études empiriques sur les familles ayant de jeunes trans, celle de Meadow souligne le peu d'outils à leur disposition pour déchiffrer les indices fournis par leurs enfants, le temps mis à accepter leur identité de genre et la vaste gamme d'émotions qu'elles traversent, telle la peur, la confusion, la surprise et la détresse (voir aussi Pullen Sansfaçon *et al.* 2019). Pour ces parents, les situations de violence auxquelles leurs enfants sont parfois confrontés constituent des sujets d'inquiétude quant à leur sécurité. De plus, les défis auxquels leurs enfants doivent faire face sont susceptibles d'avoir des impacts sur l'ensemble des sphères de leur vie et de compromettre ainsi leur épanouissement (voir aussi Gelly et Pullen Sansfaçon 2021). Cela a conduit certaines familles à rechercher de l'information sur la prévention du suicide et à maintenir stratégiquement un certain niveau de confidentialité et de prudence quant à la divulgation de l'identité de genre de leur enfant avec leur entourage.

Meadow a aussi observé des différences entre les familles caucasiennes et les familles racisées et où les parents issus de minorités raciales étaient plus susceptibles de voir l'État intervenir dans leur vie, intensifiant ainsi les inégalités dont souffraient déjà ces familles et les rendant extrêmement vulnérables à la réglementation. Conscientes de leur vulnérabilité, les familles racisées ont créé un climat d'hypervigilance et mis de l'avant diverses stratégies afin de protéger leurs enfants trans. Cela explique aussi pourquoi la plupart des familles racisées ont refusé de faire des entretiens formels, de peur qu'on les reconnaisse dans une publication. Cette piste gagnerait néanmoins à être approfondie dans des recherches ultérieures.

Dans son ouvrage, Meadow se concentre davantage sur les points de vue, les propos et les expériences des parents alors que ceux des enfants sont peu explorés. *Trans Kids* est une contribution majeure au corpus croissant de la littérature sur le genre, toutes disciplines confondues. L'ouvrage offre une lecture humaine, bienveillante, compatissante et remplie de sensibilité à la réalité des personnes trans, ce qui pourra inspirer pour la poursuite de la reconnaissance de leurs droits.

## Références

- BRANIGIN A. et N. KIRKPATRICK, 2022, « Anti-Trans Laws Are on the Rise. Here's a Look at where—and what Kind », *The Washington Post*, mis en ligne le 14 octobre. Consulté sur Internet (<https://www.washingtonpost.com/lifestyle/2022/10/14/anti-trans-bills/>), le 1<sup>er</sup> août 2023.
- FONTENEAU A., 2021, « Aux États-Unis, les droits des transgenres fortement attaqués dans les États républicains », *TV5 Monde*, mis en ligne le 9 mars. Consulté sur Internet ([https://information.tv5monde.com/info/aux-etats-unis-les-droits-des-transgenres-fortement-attaques-dans-les-etats-republicains-399633#:~:text=Plus%20symbolique%20encore%2C%20cinq%20jours,servir%20dans%20l'arm%C3%A9e%20am%C3%A9ricaine\)](https://information.tv5monde.com/info/aux-etats-unis-les-droits-des-transgenres-fortement-attaques-dans-les-etats-republicains-399633#:~:text=Plus%20symbolique%20encore%2C%20cinq%20jours,servir%20dans%20l'arm%C3%A9e%20am%C3%A9ricaine),), le 1<sup>er</sup> août 2023.
- GELLY M. et A. PULLEN SANSSAÇON, 2021, « Regards croisés de jeunes trans et de leurs parents sur la transition médicale au Canada : quel impact sur l'épanouissement des jeunes ? », *Revue Jeunes et Société*, 6, 1, 104-127.

PULLEN SANSFAÇON A., V. KIRICHENKO, C. HOLMES, S. FEDER, M. L. LAWSON, S. GHOSH, J. DUCHARME, J. TEMPLE NEWHOOK, et F. SUERICH-GULICK, 2019, « Parents' Journeys to Acceptance and Support of Gender Diverse and Trans Children and Youth », *Journal of Family Issues*, 41, 8.

Naomie-Jade Ladry  
Sciences humaines appliquées  
Université de Montréal, Montréal, Canada

---

**RAZ Michal, avec la collaboration de Loé Petit, 2023, *Intersexes. Du pouvoir médical à l'autodétermination*. Paris, Le Cavalier Bleu.**

Michal Raz, sociologue, nous livre ici un ouvrage essentiel et pionnier, qui va faire date dans le champ des études intersexes critiques francophones ; champ de recherches encore récent, mais fécond. Comme le mentionne dans sa préface Loé Petit, activiste menant des recherches sur l'intersexuation avec laquelle Michal Raz a collaboré pour cet écrit, « il était plus que temps qu'un tel ouvrage voit le jour ».

Avec l'émergence du mouvement intersexe, d'abord aux États-Unis au début des années 90, puis en France au début des années 2000, les vécus des personnes intersexes ainsi que leurs revendications ont gagné en visibilité. On parle de plus en plus d'intersexuation dans les différentes sphères de la société française, qu'elles soient médiatique, militante ou encore politique. Pour autant se pose la question de ce que l'on entend par ce terme. Selon Michal Raz, il n'existe actuellement ni de définition consensuelle, ni une terminologie précise à employer. Les expressions utilisées varient encore selon les contextes sociaux et les personnes qui en font usage, attestant de deux visions de l'intersexuation. Une première est pathologisante, notamment en médecine, avec les expressions « trouble du développement sexuel » (*disorder of sex development*) ou plus récemment « variations du développement génital ». Une deuxième est dépathologisante et recourt à « intersexes », « variations intersexes », « variations des caractéristiques sexuelles » ou encore « sexe atypique ». À noter que le terme *variation*, commun aux deux visions, même s'il contribue à une approche moins pathologisante, demeure toujours partiellement problématique. En effet, il laisse penser que seules les personnes intersexes connaissent des variations sexuées, quand tous les corps sont concernés. Le choix et l'usage des termes révèlent ainsi la dimension politique liée à l'intersexuation, et c'est aussi l'un des objectifs de cet ouvrage que d'en rendre compte.

C'est dans la deuxième approche, dépathologisante, que s'inscrit l'essai proposé par Michal Raz. En s'appuyant sur sa thèse en sociologie et histoire des sciences, son insertion dans les réseaux militants et son engagement au sein du RéFRI (Réseau francophone de recherches sur l'intersexuation) qu'elle a cofondé, la chercheuse développe une analyse fine et critique de l'exercice du pouvoir médical sur les corps intersexués, et des modes de résistance des personnes concernées pour arriver à l'autodétermination. À l'approche historique de la médicalisation de l'intersexuation (chapitres 1 et 2), à la suite de laquelle elle expose les

conséquences tant physiques que mentales et relationnelles (chapitre 3), Raz articule une présentation de l'émergence du mouvement intersexe (chapitre 4) et son lien à la question des droits de la personne (chapitre 5). En cinq chapitres, elle dépeint ainsi le changement de regard porté sur l'intersexuation qui passe d'une catégorie médicale, c'est-à-dire strictement inscrite dans le corps, à une catégorie politique, c'est-à-dire liée à la façon dont les corps sont classés, inclus et exclus, à partir de critères construits et situés historiquement et socialement.

L'ensemble du propos est organisé autour de la question de l'effacement de l'intersexuation et des vécus des personnes intersexes, dans les pays occidentaux. La présence de témoignages de personnes et personnalités intersexes de différentes époques, intercalés entre les chapitres, participe à lutter contre cet effacement, en leur rendant une voix trop souvent confisquée. En outre, ce déploiement de la parole intersexe offre un aspect concret et réaliste de la diversité des vécus et des expériences des personnes qui ne peuvent plus être ni niées ni réduites à un parcours uniforme.

Mobilisant une approche féministe et queer, Raz revient sur l'histoire de l'intersexuation, fondamentalement liée à la construction de la « différence des sexes ». Elle retrace comment la médecine a progressivement monopolisé le sujet, devenant alors la seule spécialité experte et compétente pour dire le « vrai sexe », et poser un « diagnostic ». La médecine a ainsi façonné l'intersexuation comme une « anomalie » à traiter, et est passée de l'absence d'intervention, à des interventions sur des adultes et des adolescentes et adolescents, puis à des interventions précoces en s'appuyant sur une « rhétorique de l'urgence », urgence juridique, psychologique et du diagnostic (p. 61). L'analyse de la chercheuse montre que cet effacement est construit par le secret, la mise au silence et l'isolement des personnes, ainsi que par la systématisation des interventions hormono-chirurgicales, intrusives et non consenties. À partir du repérage des présupposés à l'origine des pratiques médicales actuelles, elle révèle la conception cishétéronormative et androcentrée sous-tendant d'une part, le « diagnostic », et, d'autre part, le choix des critères pour assigner à un sexe qui fut, pendant longtemps, préférentiellement féminin. En cela, son essai éclaire également un fonctionnement général de notre société occidentale où la médecine fait autorité pour dire les corps, les parcours de vie ainsi que les identités conformes et légitimes.

Michal Raz nous invite donc à nous interroger, à réfléchir et à débattre sur ces mécanismes d'exercice du pouvoir au sein desquels tous les humains sont insérés, et qui sont à l'origine d'interventions invasives et non consenties sur certains corps.

Cet ouvrage comprend un glossaire ainsi que des ressources tant fictionnelles que documentaires ou militantes, et s'appuie sur une bibliographie solide. Il constitue donc un essai tout autant destiné au grand public qu'aux équipes de recherche en sciences humaines et sociales souhaitant s'informer sur le sujet et comprendre les questions liées à l'intersexuation dans nos sociétés.

*Christèle Fraïssé*  
*Laboratoire de Psychologie, Cognition, Comportement, Communication*  
*Université de Brest, Brest, France*

---

**SWAMY Vinay et Louisa MACKENZIE (dir.), 2022, *Devenir non-binaire en français contemporain*. Paris, Éditions Le Manuscrit, coll. « Savoirs, Genre(s) et Création ».**

Cet ouvrage collectif prend pour objet d'étude le travail linguistique du genre par les individus francophones non binaires ne se reconnaissant pas comme homme ou comme femme. Il s'agit de la publication la plus récente dans le cadre d'un projet protéiforme débuté il y a quelques années. À partir de la question initiale posée par leurs étudiantes et étudiants américains « Comment traduit-on “*they*” en français? », Vinay Swamy (Études françaises et francophones, Vassar College) et Louisa Mackenzie (Études françaises et italiennes, Université de Washington) ont remis en cause l'explication anglonormative (Baril 2017) de la soi-disant importation de la non-binarité en France (voir la préface de Karine Espineira) afin d'interroger les apports des perspectives dites non binaires dans le prolongement de l'écriture inclusive. Tous deux cherchent à élaborer, non pas des « équivalences » anglais-français pour marquer « la » non-binarité dans la langue, mais des « convergences » (p. 9) entre les réflexions des personnes ayant contribué à l'inscription du genre en langue française. Pour ce faire, Swamy et Mackenzie ont fait traduire en français plusieurs articles du numéro spécial de *H-France Salon* qu'elle et il avaient coordonné en 2019 afin de rassembler diverses voix francophones et anglophones pour interroger les formes multiples de l'expression écrite et orale au-delà, à l'encontre ou tout près de la binarité des genres (grammaticaux).

Cet ouvrage de huit chapitres est une anthologie d'une richesse sans précédent dans la littérature sur le thème nébuleux de la non-binarité. Si l'ensemble est assez homogène sur le plan thématique, la diversité des points de vue théoriques et des méthodologies (sociolinguistique, philosophique et autoethnographique, entre autres) lui donne un caractère plutôt éclectique, mais non moins pertinent. Dans leur introduction, Swamy et Mackenzie montrent la diversité des approches possibles pour examiner la non-binarité comme objet d'étude — des approches non seulement de la langue, mais aussi du genre : des transféminismes aux approches non binaires de la grammaire, en passant par le prolongement des écrits féministes sur la féminisation de la langue française dans le cadre de recherches sociolinguistiques sur le genre. Les contributions trans à l'élaboration de la non-binarité de genre sur les plans théorique, culturel et politique sont soulignées, incluant des questionnements sur le volet linguistique d'un parcours de transition (Blase Provitola, chapitre 3) et d'un processus de dévoilement de sa non-binarité de genre à travers l'utilisation des pronoms (Flora Bolter, chapitre 1). Les excellentes contributions de Provitola et de Logan O'Laughlin (chapitre 4) sont particulièrement intéressantes à cet égard, rejoignant les critiques du cissexisme linguistique et du pouvoir du langage sur nos (re)présentations de genre (par ex. : Wilchins 1997 ; Nestle, Wilchins et Howell 2002 ; Serano 2007). La cohabitation de plusieurs postures énonciatives souligne aussi la multiplicité des interprétations possibles de « l'expérience non binaire francophone ». En somme, la plupart des chapitres font une place importante au partage d'analyses ancrées dans l'expérience concrète de la personne qui écrit, mêlant enseignement, recherche, militantisme et vie associative.

Au fil de la lecture, des points de convergence apparaissent. Par exemple, de leur point de vue multilingue, Swamy, Mackenzie et O'Laughlin s'entendent sur le fait que la langue française « présente de nombreuses possibilités de perturbation fécondes » (O'Laughlin, p. 122) parce qu'elle marque davantage le genre des personnes. Les bandes dessinées de la Québécoise Sophie Labelle révèlent, selon Swamy, le potentiel du français pour un

travail intensif de l'expression du genre dans une optique non cisnormative. De plus, des « locutorats » francophones font preuve d'une créativité linguistique spécifique en mobilisant des ressources épistémiques américaines : Mackenzie donne en exemple le processus de traduction des options de genre de Facebook France amorcé par Oliver Rowland en 2014 (p. 174). Cette créativité nuancée et hétérogène est valorisée sans intention prescriptive ou typologique, même si l'ouvrage demeure concentré sur la francophonie de l'hémisphère Nord et sur des « locutorats » pour le moins privilégiés sur les plans culturel, économique et social. L'analyse croisée des contributions à cet ouvrage nourrira notre compréhension des langages changeants du genre et poursuivra la mise à l'épreuve de la cohérence ontologique du groupe « personnes non binaires » (p. 2).

Cet ouvrage interpellera les sociolinguistes, les personnes menant des recherches en anthropologie linguistique désirant s'informer sur les expériences trans et non binaires, ainsi que celles qui s'intéressent aux aspects linguistiques et discursifs des parcours de transition, de la non-conformité de genre et des identités non binaires. S'ils visent surtout un public universitaire, la plupart des chapitres sont accessibles au grand public. Le glossaire proposé indique une intention pédagogique envers le lectorat peu familier avec les productions culturelles féministes, trans et non binaires. Enfin, le processus de production de l'ouvrage est fascinant en soi. Les dynamiques de traduction interlinguistique et intersémiotique se révèlent dans presque tous les chapitres. Par exemple, Catriona LeBlanc a traduit le texte de Provitola, ce qui a permis à Provitola d'actualiser sa réflexion en épilogue, deux ans après la parution du texte en anglais dans *H-France Salon*. L'ouvrage intéressera donc les personnes qui traduisent, à ce niveau plus « méta » de la circulation et du « devenir » (p. 10), des savoirs des minorités linguistiques.

## Références

- BARIL A., 2017, « Anglonormativité et cisnormativité : (Re)penser les analyses féministes intersectionnelles anglophones et francophones » : 45-64, in M. N. MENSAH (dir.), *Le récit personnel et intime comme levier de changement social et politique*. Montréal, Presses de l'Université du Québec.
- NESTLE J., R. WILCHINS et C. HOWELL (dir.), 2002, *Gender Queer. Voices from Beyond the Sexual Binary*. New York, Alyson Books.
- SERANO J., 2007, *Whipping Girl. A Transsexual Woman on Sexism and the Scapegoating of Femininity*. New York, Seal Press.
- SWAMY V. et L. MACKENZIE (dir.), 2019, « Legitimizing iel? », *H-France Salon*, 11, 14.
- WILCHINS R. A., 1997, *Read my Lips: Sexual Subversion and the End of Gender*. Ann Arbor, Firebrand Books.

Loïs Crémier  
Sémiologie, Département d'études littéraires  
Université du Québec à Montréal, Montréal, Canada

---

**TCHERKÉZOFF Serge, 2022, *Vous avez dit « troisième » sexe ? Les transgenres polynésiens et le mythe occidental de l'homosexualité. Pirae, Au Vent des îles.***

Cet ouvrage de Serge Tcherkézoff n'est pas issu d'une recherche à proprement parler, mais fait la somme critique des connaissances sur ce qui a longtemps été appelé « le troisième sexe » en Polynésie. Comme d'autres sociétés, les différentes sociétés du Pacifique Sud sont marquées par la présence d'individus transgenres, perçus comme socialement acceptés. Tcherkézoff retrace la construction de la notion de « troisième sexe » — notion que l'auteur, à l'instar d'autres, critique habilement — en reprenant les textes du XVIII<sup>e</sup> siècle, les premiers écrits scientifiques, jusqu'aux analyses récentes, dont il situe minutieusement les apports et les limites. Ce parcours généalogique permet de corriger plusieurs prénotions, comme l'idée fautive que l'efféminement des garçons serait le produit de l'éducation des parents, notamment d'un troisième enfant, ou celle que *māhū* et *raerae* seraient fondamentalement distincts, une partie des représentations erronées du sens commun provenant des premières tentatives d'analyse et des commentaires journalistiques. Cherchant à « comprendre les catégories comme mouvantes et complexes » (p. 218) afin de mettre en avant l'agentivité contre les stéréotypes réifiant, les commentaires de l'auteur laissent penser que l'approfondissement de notre compréhension du phénomène peut passer par la mise en valeur des conditions sociales de la « fluidité » des catégories.

L'ouvrage s'organise en trois parties. La première se concentre sur les *māhū* et les *raerae* de Tahiti, la deuxième sur Samoa, et la troisième partie situe la réflexion dans trois débats théoriques ou sociopolitiques (la théorie du genre à l'école). La dernière partie réaffirme l'importance de dépasser toute approche binaire (très occidentale) du genre, qui produit du tiers (un « troisième » sexe, par exemple) et réinscrit le propos dans les réflexions queers, bien que le titre de la partie — « Vous avez dit troisième sexe ? Pour les études de genre » — suscite un effet d'annonce de mobilisation plus large des études de genre, dont certains sous-champs (*trans studies*, sociologie des homosexualités) s'avèrent pertinents pour resituer la question du « troisième sexe ». Le livre se fonde aussi bien sur une maîtrise remarquable de la littérature, restituée dans le menu détail, que sur la grande expérience de terrain de l'auteur, dont la présence sur le territoire samoan se compte en décennies. Tcherkézoff cite très abondamment tout autant les quelques écrits du XVIII<sup>e</sup> siècle que les productions savantes des années 2010, pas toujours aisément accessibles lorsqu'elles n'ont pas été publiées. La valorisation par l'auteur des travaux récents permet de voir en creux que les enquêtes interrogeant des *māhū/raerae/fa'afafine* constituent encore des apports importants, notamment pour contrebalancer les idées reçues. Cette anthologie critique est alors précieuse, aussi bien pour l'anthropologie du genre que pour les études de genre, pour les spécialistes de la région Pacifique et pour le grand public ou les journalistes curieux de cet énigmatique « troisième sexe ».

Un point fort réside dans les nombreuses pages sur les femmes, très peu mentionnées dans la littérature, le « troisième sexe » ayant longtemps désigné uniquement les hommes prenant le rôle social des femmes. Le cas de Samoa est alors mis à l'honneur, ce qui permet de voir la très forte inégalité de traitement que connaissent les transgenres selon leur sexe d'origine, ce que l'auteur relie en conclusion à la « domination masculine ». Ce point aurait néanmoins mérité plus de développement pour voir les possibles intrications et coconstructions entre domination masculine et matrice hétérosexuelle polynésienne.

Surtout, le fond de l'entreprise pour l'auteur reste de déconstruire l'association entre la question transgenre polynésienne et l'homosexualité, d'importation occidentale. Il rappelle que fonder ces catégories sur la sexualité pose un problème, car elles doivent être considérées du point de vue du social et du relationnel, « leur genre étant entendu comme la modalité de toutes leurs relations sociales, et pas du tout par la spécificité de leur éventuelle sexualité » (p. 274). Cette entreprise de déconstruction est fondamentale pour éviter tout amalgame, mais à la fin de la lecture il n'apparaît toutefois pas si clair au lecteur que le « troisième sexe » polynésien soit complètement détachable de l'homosexualité. Il est impératif de réinsérer le phénomène « troisième sexe » dans les fonctionnements socioculturels locaux et de ne pas réduire les transgenres polynésiens à une homosexualité « à l'occidentale », mais il apparaît toutefois que la sexualité (et les comportements homosexuels) compte aussi. Le possible rôle de la sexualité (et de l'homosexualité) dans la construction des catégories de genre et des identités pourrait ne pas contredire le fait que le social et le genre priment dans la construction de la sexualité et des catégories en Polynésie. Il reste que le livre est essentiel pour saisir les rouages de l'hétéronormativité polynésienne et constitue une mine d'or pour qui s'intéresse aux catégories transgenres de Polynésie et d'ailleurs.

*Mickaël Durand*

*Institut national d'études démographiques, Aubervilliers, France*